

Un clandestin comme tant d'autres

Préambule

Il y eut de tout temps bien de migrations. L'avant-dernière, celle dont fut Carlo, et qui ne fut pas encore gâchée et misérabilisée par l'inconscience, le laxisme, l'esprit borné, l'indifférence, la terreur instaurée par le "politiquement correcte", l'égoïsme à la petite semaine des politiciens de tous bords et de toutes latitudes, cette migration donc, permit aux femmes et aux hommes qui en furent de se faire accepter et apprécier là, où ils demandèrent (sans l'exiger) l'hospitalité.

Ce texte ne fait qu'illustrer les étapes du parcours d'un ami migrant, déraciné, à la recherche d'une nouvelle patrie, d'un havre, d'un modeste bonheur terrestre. Toujours étranger, parfois clandestin, plein de fierté, mais profil bas, il fut partout, sinon aimé, bien accepté, et fit de son mieux, à l'instar de tant d'autres migrants à travers l'histoire, pour apporter sa pierre aux maisons qui l'accueillaient.

In utero

Un zeste de sang africain, près d'un quart d'atavisme russe et trois quarts d'ancêtres ligures le destinaient-ils à naître au bord de l'Adriatique? C'était pourtant ce que ses parents avaient prévu. Mais on était en guerre, et en cet an de disgrâce 1943 l'automne émilien n'avait point renvoyé comme les années précédentes les Germains au-delà de la Val Padane et des Alpes. Cette année-là, ils avaient laissé leurs Gretchen et leurs maillots de bain à la maison. Ils étaient venus en uniforme, le portefeuille peu garni, se baignaient généralement à poil malgré les vents déjà froids d'Illyrie et montraient une fâcheuse propension à vouloir s'incruster. Les indigènes, qui les appréciaient d'ordinaire comme touristes, les vouaient à présent aux gémonies, bien conscients qu'ils ne quitteraient plus Rimini, sinon manu militari. Voilà pourquoi on se préparait à fêter les libérateurs en cousant en douce des drapeaux à stripes and stars, dont on se doutait un peu qu'ils ne protégeraient personne de leurs bombardements amicaux. Et la naissance de Carlo dans tout ça? Oui, cette année-là, la guerre en décida le lieu, la guerre et un coup de téléphone de son grand-père maternel, dont de secrètes antennes savaient titiller à l'occasion de non moins mystérieuses accointances dans le haut commandement américain, et firent obstacle à son atterrissage adriatique.

- Francesco, mets les voiles! Les cow-boys vont bombarder Rimini.

- Mais ... Cristina doit accoucher d'un moment à l'autre.

- Raison de plus ...

Sec. Le fait que son beau-fils place la parturition de sa fille en balance avec celle d'une forteresse volante yankee ne dut pas améliorer son humeur. J'imagine pourtant que son amour paternel l'amena à allonger son vin, s'il parvint au bout du compte à raisonner cette tête de mule

qu'était Francesco. Carlo, lui, ne connaîtra jamais le détail de cette conversation, bien incapable de la suivre à travers le liquide amniotique, le placenta et la paroi abdominale de sa génitrice, qui, en attendant de le voir lâché hurlant et gigotant sur le monde, l'en protégeait jalousement. Ce ne fut que bien des années plus tard, qu'elle lui rapporta ces bribes d'une confrontation téléphonique qui fut à l'origine de la première de ses nombreuses errances ... et peut-être aussi la cause première de son destin de migrant!? Il voyagerait cette fois en première classe, baigné, nourri, chauffé et dorloté, comme tout fœtus qui se respecte, et pourtant, même en calèche intra-utérin grand luxe, ce voyage, déjà une sorte de fuite, revêtait un caractère étrangement prémonitoire! Rimini fut bombardée le lendemain. Carlo naquit à Rome.

Eurêka

C'était en novembre 43 dans une pension-clinique de Diaconesses allemandes, où ses parents occupaient une chambre avec lavabo. Eh oui, le logement était rare dans la métropole latine déclarée ville ouverte et craquant de toutes ses coutures intra- et extra-murales sous l'afflux des réfugiés, soldats déserteurs déguisés en civils et civils déguisés en paramilitaires (moins fréquent; on commençait à se méfier du noir), trafiquants, délateurs, professeurs d'anglais (déjà!), diplomates, transfuges, clandestins et aventuriers de tout poil.

La clinique des Diaconesses de la Via Farnese était, dans une Rome opportuniste et tolérante, mais pas trop sûre, un havre défiant les tourmentes fascistopartisans de cette guerre qui, après avoir fait rage ailleurs quatre années durant, venait également secouer la population civile italienne. C'était une île, où de courageuses Teutonnes, qui avaient su ne pas sacrifier leur foi en l'homme sur l'autel du surhomme, offraient gîte et protection à des naufragés de toutes nations, appartenances et confessions. Des juifs fuyant la terreur nazie, qui s'était mise à sévir en Italie dès que sa politique avait viré de bord, fournissaient le gros du contingent. La plupart d'entre eux ignoraient encore leur propre tragédie. Les rares initiés se taisaient, confondant recrutement forcé pour les usines transalpines et déportation vers ces camps dont on savait encore peu. Tout autour d'eux et parmi eux essaïmaient des anarchistes, des humanistes, des artistes, un communiste plus saint-simonien que marxiste, un autre qui vomissait Staline, plus quelques vieux fous inoffensifs que ce cocoon providentiel abritait de la violence rouge ou noire, des combines pourpres ou de la menace brune.

Fin 1943 la cité capitoline, dont l'arrivée de réfugiés, fuyards, espions, contre-espions, prélats de tous poils et nations, ainsi que la multiplication des "permissionnaires" faisait un monumental caravansérail vivant au jour le jour de mystérieuses prébendes, de revenus douteux et de marché noir, attendait des libérateurs qui tar-

daient à la libérer et composait avec un occupant qui avait heureusement renoncé à la défendre. Les premiers tournaient autour du pot, bombardaient Anzio et rasaient Montecassino, pour laisser le temps aux autres de reconvertir leur armée en entreprise de déménagement. L'un ou l'autre obus frappa bien Trastevere, mais non les beaux quartiers, ni d'ailleurs les déménageurs transalpines, à qui une sorte de "gentleman's agreement" à la Pie XI concéda une demi-trêve, le temps que Badoglio s'accordât avec la Cosa Nostra et Washington.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à leur bercaill: la pension des Diaconesses. Arche de Noé bénie des dieux? Thébaïde heureuse? Shangri Lah délivré du continuum espace-temps? Non, ou plutôt tout ça à la fois! Ce n'était en fait qu'une grande maison de maître aménagée pour recevoir une petite clinique, un certain nombre de chambres que les vrais malades partageaient avec les convalescents qu'on n'avait pas le coeur d'éjecter et les réfugiés qu'on ne pouvait laisser dehors, une aile étant réservée aux soeurs. Pour la majorité de ses pensionnaires, la "clinique" fut un nuage. Carlo représentera longtemps dans ses dessins d'enfant le paradis comme un cumulus blanc. Tous ceux qui s'y réfugiaient, simples passants, princes "heureux" ou hirondelles mourantes, devaient y voir plutôt des limbes: un nuage, oui, mais comme fait de fumée d'opium, aspirant, enveloppant et dissolvant souffrances, menaces et rancoeurs pour les rendre floues, amorties, cultivées et indéfiniment supportables à ses hôtes involontaires. Il parcourut donc la première enfance en gambadant entre les bonnes soeurs et en faisant de son mieux pour les rendre folles. Quant à leurs protégés, que leurs chambrettes protégeaient mal de ses incursions, quelque subliminal respect des grands malheurs dut le retenir de trop les tourmenter. Il ne comprenait bien sûr encore aucun de ces tragiques destins: ni les angoisses de la dessinatrice Anna Trompeo, ni la tristesse shelleyenne du poète tuberculeux Reynhold, ni les grognements du vieux Malamé, fumeur à la chaîne, qui crachait un peu de ses poumons à chaque quinte de toux, ni la solitude du philosophe Jankelovitz, qui dédicait ses poèmes à Cristina, ni les discours d'Igor Markévitch qui, passant en trombe voir son ami entre deux concerts, préparait déjà son essai sur le peuple italien, ni les contradictions du trotskiste Aaron Blum, qui les quitta un jour et ne revint plus ... Ces tourments individuels, que le nuage opiacé empêchait d'interagir et de se lier en tornade, cette migration permanente des individus ou de leur esprit, cette multiple tragédie donc, ne blessait guère son innocence. Le nuage fut à sa sensibilité ce que l'égoïsme ou l'écorce de l'âge offre à d'aucuns. Et ce ne sera que bien plus tard, la quarantaine sonnée, que les croquis de Reynhold et les vers de Jankelovitz jaunissant entre les paperasses de famille, le livre de Markévitch et une prière sur la tombe de Schindler, lui ouvrirent les yeux sur le cauchemar que fut pour beaucoup cette époque. Reynhold avait dessiné des têtes d'ange, parmi lesquelles il ne parviendra jamais à reconnaître celle du bébé qu'il fut. Les sonnets de Jankelovitz étaient des sonnets mort-nés, car ils ne reflétaient au mieux que l'émotion du poète lui-même. Quasi-indifférent, oui, le restera-t-il? Et pourtant, le feu de ces années-là ne s'éteignit jamais. Faute des larmes de l'enfant pour noyer ses braises, il s'est conservé sous les cendres de l'ignorance béate, où le maintint l'enfance, un cercle protecteur hypocrite et bien-pensant désireux de le préserver de l'horreur en cultivant sa naïveté et en le dotant de cette froideur apparente que d'aucuns considèrent une force.

La connaissance tardive de la Shoa, du crépuscule des "dieux", des mensonges des triomphateurs de 39 à 41 et des autres, les vainqueurs de 45, ainsi que sa vie d'émigré de l'après-guerre, lui montra le spectacle d'un immense gâchis. Impossible de trouver si tard assez de larmes pour pleurer tout ça. Il les chercha pourtant, mais, soit que le puits fût à sec ou que ses profondeurs lui fissent peur, en vain. Retour à la case froideur? Non. Aucun pédagogue ne lui fit jamais comprendre l'essentiel de lui-même, les racines du mal. Vaguement fataliste, il se replia en position fœtale. Hélas! Même cette défense, équivalant à une claustration au milieu des foules, ne lui réussit point. Il s'attacha alors aux individus, à ses parents, à ses proches puis aux autres, parfois fictifs, livresques, mais, par là même, plus proches encore. Il essaya de comprendre et d'aimer femmes et hommes qui se haïssaient ou s'aimaient ou eussent pu s'aimer,

se séparaient, se retrouvaient ou se cherchaient. Plus tard il apprit à voir aussi les enfants, d'innombrables enfants qui jouaient, pleuraient, souffraient, parfois à peine sevrés, leurs yeux immenses pleins d'étonnements douloureux et d'interrogations sans réponses, comme ces yeux qui eussent pu être les siens qu'il ne reconnaît pas et qui le regardent du fin fond des feuillets gribouillés de Reynhold. Un enfant, Carlo le sera resté toute sa vie; car ce que son âme, déjà étrangère parmi des étrangers, aura vécu durant ses premières années dans cette oasis qui lui permettait de tout voir, de tout vivre et d'y survivre indemne, sera peaufiné ou patiné, mais jamais vraiment recouvert par la sédimentation du temps.

L'héritage qui tomba dans l'escarcelle de Francesco, son père, après la liquidation de l'indivision familiale fondit comme neige au soleil de sa prodigalité et de son goût du luxe. Malgré ou inconsciemment à cause de cela, Cristina lia son destin au sien. L'amour explique-t-il tout? Certes non, mais éclaircir ce mystère sortirait de ce cadre: le périple de Carlo, un petit émigrant comme tant d'autres. Et pourquoi ne le serait-il pas, comme eux? Leurs pères ne sont-ils pas tous un peu ses pères? Leurs frères et soeurs ses frères et soeurs? Leurs mères sa mère? Et nous revoilà à sa mère. Ah, oui, pourquoi épousa-t-elle Francesco? Eh bien. Qui se souvient-il de cette jolie chanson italienne des soixante "Rosso come l'amore"? Je me rappelle ces deux vers: "E lo seguisti senza una ragione, come un ragazzo segue un aquilone ...", pouvant se traduire par "Et tu le suivis sans aucune raison, comme un gamin poursuit un aquilone". Dur, dur, de traduire la poésie. En français, l'aquilone est le vent du nord et trahit (traduttore = traditore) la signification italienne d'aquilone, cerf-volant, qui rend la métaphore poétique; mais où reste la musique? Essayons donc: "Et tu le suivis sans mobile apparent, comme un garçon poursuit un cerf-volant" ...

Après que son père, ex-fils à papa, docteur en droit sans autre pratique que les jeux d'intellect et la dialectique, eut rejeté dédaigneusement le conseil de ses amis et parents de postuler un emploi subalterne, et décida de consacrer plutôt son énergie et son intelligence au grand "business", la débâcle devint inéluctable. Porté par des éclairs de génie et des inspirations soudaines, doué pour l'art et la poésie (il récitait le Roland Furieux du Tasse et l'Enfer de Dante par coeur et écrivit en italien une anthologie de la poésie anglo-saxonne), il était d'une imprévoyance chronique et manquait aussi bien d'astuce que d'esprit commercial. Les poissons qu'il croyait prendre dans ses filets l'attiraient eux-mêmes dans la nasse de sa propre naïveté. En vain Cristina voulut travailler comme secrétaire ou traductrice, afin d'apporter au ménage un revenu régulier. Rien n'y fit. Le "grande" (au sens ibérique du terme) et le macho en lui ne permettaient pas que sa femme s'occupât d'autre chose que de tâches dites féminines. Il tolérait bien quelques leçons privées, chez nous, mais non qu'elle exerçât un métier à l'extérieur. Plutôt deviendrait-il brigand, hurlait-il, mimant à plaisir ce Roland Furieux dont il était féru. Conscient toutefois que les combines commerciales ne lui réussissaient pas, il se convertit à la brocante. Là, au moins, il disposait d'un certain répondant. Les coffres du couple regorgeaient en effet nombre de vieilles gravures, tableaux d'ancêtres, anciens livres, porcelaines poussiéreuses, argenterie anglaise, cuivres turcs, ivoires indiens et dentelles de Venise, beaux restes au demeurant peu précieux d'une splendeur passée. Et leur valeur se voyait d'autant plus diminuée, que les marchands avec lesquels il traitait étaient plus fûtés que lui. Et ce n'était pas faute de chercher les pigeons, mais faute d'oeil ou de chance, il finissait toujours pigeonné lui-même. Dès lors, ce fut le tour des bijoux de Cristina. Il n'eut pas le front de les vendre; fit mieux; il les laissait au Monte di Pietà pour un dixième de leur valeur et neuf dixièmes d'espoir de les récupérer un jour. Vraiment, il n'aura jamais cessé de rêver. Suivirent les petits emprunts tous azimuts. Puis vint le jour où toute sa dialectique, la "faim" des "pauvres petits", les "haillons" dont se couvrait Jeanne et l'usure évidente de son costume, n'extrayaient plus aucune larme des yeux, ni billet de la poche de son entourage. Fatal. Finit-il par se rendre compte qu'il avait tiré ses dernières cartouches? Peu probable. Cristina par contre dut enfin admettre qu'il était fini, que son grand amour était fini, et que c'en était fait d'elle et des gosses, si elle n'entreprenait rien.